

La conscience fait-elle la grandeur ou la misère de l'homme ?

Par Agnès M., élève de terminale S, 2010-2011.

Selon l'opinion commune, la conscience est la faculté principale permettant de distinguer l'homme de l'animal. Cette thèse est d'ailleurs attestée par Hegel qui développe l'idée que, par sa conscience, l'homme a une double existence : une existence matérielle et une existence spirituelle, c'est-à-dire que non seulement l'homme existe en tant qu'objet de la nature mais il existe aussi par-delà la nature dans la mesure où sa conscience lui permet l'introspection.

Mais l'expérience nous montre que l'existence humaine est semée d'embûches et de douleurs et que parfois, nous préférerions nous passer de notre conscience, de ce bagage de souffrances lourd à porter.

Alors finalement, la conscience fait-elle la grandeur de l'homme ou au contraire sa misère ? Il nous faut tout d'abord bien cerner ce dont on parle. La conscience est en fait la faculté exclusivement humaine qui nous permet d'être présents au monde et à nous-mêmes. Dans cette mesure, peut-on dire qu'elle donne à l'homme une certaine grandeur, c'est-à-dire, le rend-elle plus valeureux, fait-elle de lui une chose vertueuse ? Le fait de posséder la conscience est-il un avantage ? Est-ce une qualité ou au contraire, fait-elle la misère de l'homme en le ramenant à une certaine impuissance, à sa pauvreté ? Qu'est-ce que cela implique d'être conscient ? L'existence de l'inconscient ne prouve-t-elle pas que la conscience a une part d'ombre qu'elle souhaite cacher ?

Finalement, l'homme ne se ment-il pas en croyant être grand grâce à l'appendice malhonnête que semble être la conscience ? La conscience ne fait-elle pas plutôt la lâcheté de l'homme, une lâcheté inassumée par la conscience et inconnue de l'homme lui-même ?

Tout d'abord, force est de remarquer que la conscience est le propre de l'homme, qu'elle permet de le définir.

L'essor de la conscience vient avec Descartes qui la place au centre de sa philosophie. La célèbre formule « Je pense donc je suis » est à interpréter de la façon suivante : « Je » est un sujet conscient, doté de la pensée. « Je » peut donc remettre en cause toute vérité acquise de façon dogmatique par ma propre démarche et mon propre raisonnement. « Je » devient donc un individu à part entière grâce à sa conscience. Ici, la conscience est donc la valeur absolue qui permet de remettre l'homme au centre et d'en faire la promotion. Ainsi, pour Descartes, la conscience est indispensable à l'homme. Elle le définit et constitue donc un gros avantage.

En plus, la conscience permet de conférer à l'homme une autre de ses facultés : la conscience du temps qui passe. Elle lui permet d'avoir une certaine expérience et donc d'avancer, d'avoir une certaine progression. L'homme peut donc se projeter et faire des plans. Il n'est plus un simple animal, il pense et anticipe son avenir. Bergson appuie sur le fait que la conscience permet à l'être humain de constituer un bagage et lui permet de juger ce qu'il a fait, ce qu'il a vécu, afin de ne pas reproduire les mêmes erreurs sans cesse.

La conscience, ici, permet à l'homme de se réaliser et d'avancer, de donner un sens à son existence.

Enfin, et cette idée était déjà présente chez Descartes, la conscience permet la liberté. Dans la philosophie cartésienne, c'est par la remise en cause des acquis et la recherche de la vérité que l'homme devient libre, grâce à sa conscience dans la mesure où il se libère ainsi des cadres traditionnels et s'affirme grâce à sa démarche scientifique, et cachée derrière elle, sa conscience. Pourtant, dès l'antiquité, cette idée est présente, dans la philosophie épicurienne notamment. En effet, cette dernière développe une philosophie matérialiste, qui ne laisse pas ou très peu de place aux dieux. En ce sens, il s'agit d'un humanisme. Epicure, chef de file de cette école, prône l'ataraxie comme moyen d'accéder au bonheur, c'est-à-dire qu'il conseille aux hommes de ne satisfaire que les désirs naturels nécessaires, ces derniers excluant la richesse, le pouvoir et la gloire. Cela suppose que l'homme soit un être conscient, capable de maîtriser ses désirs et aussi suppose qu'il soit doté d'une certaine connaissance de son être. Par l'ataraxie, c'est-à-dire l'absence totale de souffrances, l'homme peut prétendre au bonheur selon Epicure. La conscience de la mort, selon lui, rend la vie encore plus savoureuse et profitable.

Dans une approche plus contemporaine, on pourrait dire que la maîtrise des désirs rend à l'homme sa liberté puisqu'il n'est plus alors esclave de ses désirs et donc de lui-même.

Le problème est que si la conscience est libératrice elle peut également devenir un carcan aliénant.

« Etre malheureux comme une pierre », expression souvent utilisée pour exprimer sa tristesse. Ici, un paradoxe est soulevé. La conscience, propre de l'homme, peut aussi le faire sombrer dans la misère au point de le ramener au rang d'un objet victime de la nature, victime de sa propre conscience.

Si la conscience donne une certaine expérience à l'individu, il n'en est pas moins vrai que cette expérience est parfois douloureuse et difficile à porter. Perdre un être cher, avoir un chagrin d'amour. Cette douleur est d'autant plus intolérable qu'elle est mentale. La conscience, tant louée, devient un organe dont on voudrait faire l'ablation mais elle perdure et oblige l'homme à porter le poids de son passé. La conscience est là pour nous rappeler la fragilité de notre existence.

De plus, chaque acte n'est pas toujours régi par la conscience. Parfois, on agit sans réfléchir, par « inconscience », on se laisse guider aussi par notre part naturelle. Le problème est que les conséquences des actes commis sont eux soumis systématiquement à l'examen de la conscience, surtout si ils sont allés à l'encontre de la morale. L'homme doit alors faire face à un nouveau paradoxe : sa liberté conférée par la conscience se trouve limitée par sa propre conscience, mais cette fois-ci par une conscience morale. L'homme, responsable, qui croyait vivre selon sa conscience se heurte à des bornes morales instaurées par la société mais aussi par sa famille, son cadre social. Il s'en trouve alors assujetti par sa propre conscience.

En plus, la conscience peut avoir un rôle aliénant sur un individu. En effet, si celui-ci laisse la facticité l'envahir il sera comme « emprisonné » par tous les déterminismes qui l'entourent.

Marx développe la thèse que malgré tous les efforts développés par la conscience pour réduire la part des déterminismes, ils sont plus « forts », notamment celui lié aux classes

sociales. Un ouvrier, malgré tous les efforts qu'il produira pour sortir de sa condition sociale aura beaucoup de mal à déjouer les lourds déterminismes qui pèsent sur lui. Ce phénomène est assez visible dans la reproduction sociale. Même si elle est acceptée, surtout si elle est acceptée, la conscience de la reproduction sociale devient une souffrance intolérable. Un individu, a priori libre de devenir ce qu'il aura décidé (« l'existence précède l'essence », Sartre) n'a en fait qu'une faible marge de manoeuvre et sa conscience l'enferme dans la spirale de la facticité, tout comme les pays du tiers-monde s'enfoncent dans la spirale du sous-développement.

La solution de secours à tout cette misère causée par la conscience pourrait être l'oubli. Mais ceci pose un gros problème : qui se cache derrière l'oubli ? L'homme tour à tour vertueux puis miséreux par sa conscience, serait-il lâche ?

A la fois chanceux de sa condition privilégiée et miséreux dans sa conscience des malheurs du monde, l'homme est en fait lâche malgré lui.

En effet, la découverte de l'inconscient par Sigmund Freud montre que la conscience, a priori transparente, cache beaucoup de choses à son sujet, lui tait les parties dérangeantes. La simple expérience du rêve ou des actes manqués permet de le vérifier. En effet, les rêves peuvent paraître insensés et incompréhensibles. Il s'agit en fait, selon Freud, d'un maquillage de la conscience qui se défend d'une remontée soudaine de ce qu'elle avait enfoui. L'homme par l'oubli et le refoulement montre son impuissance et sa lâcheté face à la dureté de son existence. Le problème c'est que cette lâcheté n'est pas contrôlée. Elle est l'oeuvre même de la conscience qui, on le voit bien ici, ne peut tout assumer.

La conscience rend donc l'homme grand car elle lui permet d'oublier ses parties les plus obscures. L'homme est grand dans sa lâcheté, dans sa faillibilité. Il convient donc de relativiser cette grandeur.

La vraie grandeur d'un homme résiderait en réalité dans sa capacité à faire face, d'une part aux douleurs que la conscience lui laisse entrevoir, mais aussi aux parties les plus cachées de sa conscience. La grandeur de l'homme réside donc dans sa misère et dans sa capacité à la surmonter. On en revient encore et toujours à la devise de Socrate « Connais-toi toi-même » et sache surmonter les épreuves que la vie te présente, armé de ta conscience. Sois averti qu'elle n'est pas tout. Je terminerai avec cette pensée de Pascal : « L'homme est un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant ». Sachons rester humble et utilisons notre conscience à bon escient. Elle peut ainsi être un des outils de notre grandeur.

En conclusion, on peut dire que même si la conscience est parfois lourde à porter, elle n'en est pas moins un outil considérablement efficace à la réalisation de notre vie. Par son aspect rabaissant, elle nous « rappelle » que nous ne sommes que des hommes, certes ayant dans une certaine mesure dépassé leur simple existence d'objet, mais qui restent quand même des éléments de la nature mortels et dans une certaine mesure impuissants. Il convient juste de l'accepter.